

# CHANTS ET CHANSONS

DU BÉARN

esp 3524/8

GASTON-PHÉBUS. -- DESPOURRINS  
DE MESPLÈS. — NAVARROT

## INTRODUCTION

Réuni à la France par Henri IV, en 1589, le Béarn, qui forme aujourd'hui la plus grande partie des Basses-Pyrénées, a perdu, en grande partie, son caractère original, et, suivant l'expression du pays, tout le monde y est devenu plus ou moins *franciman*, depuis l'établissement des stations thermales et la construction des chemins de fer qui ont provoqué et facilité l'invasion de toutes les localités, grandes et petites, par les touristes et les étrangers. Mœurs et costumes, langage et tour d'esprit, tout y a subi de profondes modifications. A peine retrouve-t-on dans quelques villages éloignés les vieilles coutumes qui s'effacent, là aussi, rapidement de place en place.

Ce coin du midi pyrénéen avait jadis une physionomie propre, qui existait encore sans mélange au siècle dernier, et qui s'était conservée presque intacte jusqu'en 1850. Ce n'est plus maintenant qu'un département, où les souvenirs du passé ne se retrouvent que dans les sites naturels et dans les vieux airs et chants.

Les vallées d'Aspe et d'Ossau, parmi toutes, ont gardé cet aspect et ces chansons d'autan. Les comtes Gaston de Béarn, Gaston-Phœbus surtout, n'y sont pas oubliés, et dans les chemins creux au-dessus desquels les arbres forment berceau, sur les routes ensoleillées qui suivent les rives du Gave, au fond des nids de fraîcheur blottis dans les montagnes boisées, les échos parlent encore des héros béarnais que l'on vit aux croisades, au siège de Jérusalem ou bien au cœur des épiques batailles, tantôt contre les Maures d'Espagne, tantôt contre Simon de Montfort.

Bédous est resté l'asile de ces traditions, en même temps que la capitale d'une région poétique et pittoresque. A gauche du village est Accous, tapi dans une sorte de petit cirque, à l'extrémité duquel coule un torrentelet qui porte un nom de femme, la *Berthe*, dont les eaux, grossies aux chutes des neiges, entrent en fureur et roulent avec un fracas épouvantable.

Sur les bords de la Berthe orageuse, entre Bédous et Accous, au pied d'un rempart de granit appelé le Pène d'Esquit, sur un monticule, s'élève la maison où naquit, en 1698, le « Théocrite » du Béarn, Cyprien Despourrins. Ses ancêtres étaient des pasteurs; un d'eux s'étant enrichi par le commerce de troupeaux en Espagne, acheta, à son retour, l'abbaye de Juzan et fut anobli. Pierre, le père du poète, servit avec valeur dans les armées de Louis XIV et obtint du roi l'autorisation d'ajouter trois épées à ses armes, en mémoire

N° 161.



d'une triple victoire qu'il remporta sur des gentilshommes étrangers avec lesquels il s'était pris de querelle. Cyprien Despourrins avait hérité de la bravoure paternelle. Tous les Béarnais vous raconteront l'anecdote suivante, qui s'est transmise de génération en génération : « Un jour, Despourrins, qui était en ce moment à Eaux-Bonnes, envoie son valet à Accous chercher son épée. Pierre Despourrins la lui remet et laisse partir le messager, mais, soupçonnant une affaire d'honneur, il le suit de près. Il arrive, apprend que son fils est enfermé avec un étranger, court à la porte et entend un cliquetis d'épées. Il s'arrête et attend impassible l'issue du combat. Enfin, le jeune Despourrins sort précipitamment et trouve aux écoutes son vieux père, l'épée sous le bras, prêt à prendre sa place s'il avait succombé. »

Cyprien Despourrins eut deux frères, l'un curé, l'autre vicaire d'Accous. Tous deux étaient musiciens, et il est probable que certaines chansons du poète ont été mises en musique par eux. Le dimanche, ils avaient coutume de réunir, dans la cour de la maison paternelle, les jeunes gens du village et des environs, garçons et filles. Le poète chantait ; ses deux frères l'accompagnaient ; et villageois et villageoises dansaient gaiement jusqu'à ce que la cloche des vêpres se fit entendre. Tout le monde suivait alors le curé et le vicaire à l'église. C'étaient les mœurs patriarcales, simples, naïves, presque perdues maintenant, mais dont on se souvient dans le pays.

En 1746, Despourrins quitta le Bearn, pour s'établir dans la vallée d'Argelès, où l'on montre encore son « château de Miramont », maison carrée sans style, dominant, au-dessus de la Piétrad de Saint-Savin, la route qui conduit de Pierrefitte à Argelès. Au bord du chemin, un petit obélisque a été élevé à la mémoire du poète, en 1867, par la Société académique des Hautes-Pyrénées. Ce monument porte l'inscription suivante : « C'est au pied de ce site enchanteur que le poète populaire des Pyrénées, inspiré par la belle nature qui l'entourait, a composé ses poésies les plus gracieuses. » Et au dessous : « Au poète d'Espourrin, 1698-1749. » (Il y a, comme on le voit, deux manières d'écrire le nom). Deux autres inscriptions ont été gravées sur le marbre où figure en médaillon le portrait de Despourrins ou d'Espourrins. Ce sont des fragments des chants du poète. En voici la traduction française : « Assis au pied d'un hêtre, le berger pleure en songeant à ses amours », et

*Les richesses du monde ne font que donner des tourments,  
Et le plus grand seigneur, avec son argent,  
Ne vaut pas le pasteur qui vit content.*

Empreintes d'un singulier et gracieux mélange de l'inspiration classique et du sentiment champêtre, les chansons de Despourrins ont l'accent des idylles grecques et des élogues virgiliennes. Douces et tendres, parfois graves et tristes, leur mélodie, naïve et bizarre, respire la fraîcheur et la paix des montagnes, le calme des vallées. Elles ont une grâce mélancolique qui les distingue de toutes les autres poésies champêtres. Presque toujours elles parlent de la vie, sans incidents, des bergers, soit qu'elles dépeignent leur bonheur sans ambition, soit qu'elles redisent la plainte de quelque amour malheureux. Elles parlent au cœur du Béarnais et du Bigourdan, respectant leurs idées religieuses, et traduisant leurs intimes pensées en notes touchantes, d'une expression caractéristique, toute différente de la romance française.

Le Béarn eut d'autres poètes avant et après Despourrins. Tel Gaston-Phœbus, le prince à la chevelure dorée qui édifia la tour carrée du château de Pau et remplit de l'éclat de son nom la France de la langue d'oc et l'Espagne ; une tradition constante, à travers les siècles, lui attribue la charmante chansonnette que nous donnons dans ce recueil, et que l'on croit avoir été com-

posée par Phœbus en l'honneur d'une reine de Navarre dont il était épris. « Elle est, dit M. Paul Perret, si populaire de Bayonne à Perpignan, que l'air en est devenu une sorte de pont-neuf sur lequel se chantent d'innombrables couplets célébrant les mérites des filles au capulet rouge, beautés de Bagnères, de Luz, de Cauterets, de Lourdes, d'Argelès et de Pau. » Citons aussi les chansons de Bitaubé, du médecin Bordeu, de Bonnacaze, de Hourcastrémé, les noëls d'Andichon, les spirituels couplets de Picot, les vers faciles de Lamo-lère, les vers rieurs et bachiques de Mesplès, les vers si jolis de Vignancour.

Le plus populaire des poètes béarnais après Despourrins fut X. Navarrot, qui écrivit vers 1830. Navarrot a ouvert à la muse béarnaise une route nouvelle; la malice, l'esprit caustique, la vérité de mœurs et de langage qui sont la marque particulière de ses chansons les ont répandues dans toute la province. Elles sont enlevantes de gaieté et d'entrain; la verve y coule toujours aisée, avec de fréquents bonheurs de trouvailles. L'allure en est vive et dégagée, le rythme richement varié, exempt de lourdeur, et d'une absolue liberté.

Les *Chants pyrénéens* ont été recueillis par M. Pascal Lamazon et publiés avec accompagnement de piano par Auber, Allard, Barthe, Cohen, Félicien David, Lacôme, etc. Les *Chants populaires du pays basque* ont été réunis en un volume, paroles et musique originale, avec traduction française par J.-D.-J. Sallabery de Mauléon. A consulter aussi les ouvrages de M. Mary-Lafon et de M. Vinson.

Peu d'idiomes peuvent être comparés au béarnais pour la richesse et l'harmonie. La synonymie presque inépuisable des termes permet d'en varier à l'infini le choix et les nuances. Les diminutifs, les augmentatifs donnent, au gré de celui qui les emploie, toute une gamme d'idées et de sens à chaque mot, exprimant la joie et le plaisir, l'amitié, la tendresse, l'amour ou bien la pitié et le mépris, la haine, le dédain et le ridicule. Exemple : *hemne* (femme) *hemnette* (petite femme gentille), *hemnîne* (jolie petite femme, aimée, chérie), *hemnou*, *hemnotte* (pauvre petite femme que l'on plaint ou méprise), *hemnasse* (femme gigantesque, massive, d'aspect grossier, désagréable à voir ou que l'on hait), *hemnassasse* (femme superlativement détestable ou détestée). La langue béarnaise doit en outre sa douceur, comme la langue italienne, au grand nombre de voyelles qui entrent dans sa composition et qui forment les finales de presque tous les mots; leur prononciation est brève, douce ou forte. La manière dont elles sont accentuées indique les différentes modulations et constitue cette prosodie, cette harmonie et ce nombre qui font du béarnais le plus harmonieux, le plus poétique des idiomes du midi de la France. Langue locale, qui, dans la bouche des femmes surtout, a des délicatesses d'intonation qu'aucune notation figurée ne peut traduire exactement.

Ajoutons que la traduction en français des poésies béarnaises (chants et chansons) n'est pas moins difficile; non que la signification même des mots soit impossible à interpréter, mais parce qu'à cette signification vient s'ajouter la mesure, la tonique, tout ce qui est le propre d'une langue méridionale, tout ce qui se marie au jeu de la physionomie, au pétitement du regard, à l'éclat des yeux, à l'épanouissement du sourire, aux gestes si souples et si mobiles, si spontanés et si imitatifs, associant leur rythme particulier à la phrase qu'ils pensent sans en retrancher aucune syllabe, faire passer de l'andante à l'allegro, du piano au forte.

CHARLES SIMOND.

## CHANTS ET CHANSONS DU BÉARN

### DESPOURRINS

---

#### I

La haüt, sus las montagnes, û pastou malurous,  
Ségut aü pé d'û haü, négat dé plous,  
Sounyabe aü cambiamen dé sas amous.  
Cò leüyé, cò boulatyé, disé l'infourtunat,  
La tendresse et l'amou qui t'èy pourtat,  
Soun aco lous rebuts qui èy méritat?  
Despuch qui tu fréquentes la yen dé counditiou,  
Qu'as près û tà haüt bôl, qué ma maysou  
N'ey prou haüte entà tu d'û cabirou.  
Tas oülhes dab las mies nou's dégnen plus mescla;  
Touns superbès moutous, despuch ençà,  
Nou's approchen deüs mès, qu'ent aüs tuma.  
Dé richesses mé passi, d'aünous, dé qualitat;  
You nou soy qu'û pastou; mès nou'n y a nad  
Qué n'eüs surpassi tous en amistat.

---

### DESPOURRINS

#### I

Là haut, sur les montagnes, un pasteur malheureux.  
Assis au pied d'un hêtre, noyé de pleurs,  
Songeait au changement de ses amours.  
Cœur léger, cœur volage, disait l'infortuné,  
La tendresse et l'amour que je t'ai portés,  
Est-ce par là que j'ai mérité tes rebuts?  
Depuis que tu fréquentes la gent de condition,  
Tu as pris ton vol si haut que ma maison  
N'est plus assez haute pour toi d'un étage.  
Tes brebis avec les miennes ne se daignent plus mêler;  
Tes superbes moutons, depuis ce temps,  
Ne s'approchent des miens que pour les frapper [de la corne].  
De richesses, je me passe, d'honneur, de qualité;  
Je ne suis qu'un pasteur, mais il n'y en a aucun  
Que je ne surpasse en amitié.

Encouère qué sy praübé, dens moun petit estat,  
Qu'aymi mey moun berrét tout espelat,  
Qué nou pas lou plus bèt chapeü bourdat.

Las richesses deü moundé nou hèn qué da turmén ;  
Et lou plus bèt seignou, dab soun aryén,  
Nou baü pas lou pastou qui biü counten.

Adiü, cô dé tigresse, pastoure chens amou,  
Cambia, bé pots cambia dé serbitou,  
Yamey nou'n trouberas û taü coum you.

II

Ataü quoan la rose ey nabère,  
Quan ey miey ubert lou boutou,  
Ataü qu'abè, sus la machère  
Paüsat, Philis, lou bermilhou.

Coum lou sou clareyante qu'ère,  
Taü medich tendré coum l'arrous.  
Malaye qu'estousse ta bère,  
Ou qué you houy tan amourous.

---

Encore que je suis pauvre, dans mon petit état,  
J'aime mieux mon béret tout pelé  
Que le plus beau chapeau galonné.

Les richesses du monde ne font que donner du tourment ;  
Et le plus beau seigneur, avec son argent,  
Ne vaut pas le pasteur qui vit content.

Adieu, cœur de tigresse, bergère sans amour,  
Changer, tu peux bien changer de serviteur,  
Jamais tu n'en trouveras un tel que moi.

II

Ainsi que la rose nouvelle,  
Ainsi que le bouton entr'ouvert,  
Ainsi Philès sur sa joue,  
Avait posé le vermillon.

Comme le soleil, elle était brillante,  
Aussi tendre que la rosée.  
Malheur qu'elle fût si belle  
Ou que je fusse si amoureux.

Qué m'a bannit dé sa présence ;  
Qué nou'm pouch esta dé l'ayma ;  
Countré l'amou qué pot l'absence ?  
Ere nou hè que l'aumenta.

Pastourets, qui n'abét encouère,  
Goustat qué plâsés et douçous,  
Gouardat-pé surtout d'ayma hère,  
Si loung-tems, boulét bibe urous.

III

Adiù la bère Margoutou !  
Tu bas perdé toun serbidou !  
You baù party,  
Per lou rey serby.  
Maüдите sie la guerre !  
Dens sas amous  
D'aütà malurous,  
Nou'n badou sus la terre !

---

Elle m'a banni de sa présence  
Je ne peux m'empêcher de l'aimer.  
Contre l'amour que peut l'absence ?  
Elle ne fait que l'augmenter.

Pasteurs, qui n'avez encore  
Goûté que plaisirs et douceurs,  
Gardez-vous surtout d'aimer beaucoup  
Si longtems vous voulez vivre heureux.

III

Adieu la belle Margoton !  
Tu vas perdre ton serviteur !  
Je vais partir  
Pour servir le Roy.  
Maudite soit la guerre !  
Dans ses amours  
D'aussi malheureux  
Il n'en naquit pas sur la terre !

Dens moun estat, biby countén,  
Nou mancabi d'or, ni d'aryén;  
Dé bèts chibaüs,  
Dé richés cabaüs;  
Ségu dé ta tendresse...  
Tout qu'ey pergut!  
Lou sort mey cadut!  
Moun Diü, quine tristesse!

You bé't aymi, bé't aymeréy,  
Margoutou, tant qué you buiréy :  
Si pouch quita,  
Betleü baü tourna :  
Et pendén la campagne,  
Si y a papé  
You't escriüré  
Deü houns dé l'Allemagne.

---

Dans mon état, je vivais content ;  
Je ne manquais ni d'or ni d'argent ;  
De beaux chevaux,  
De riches réserves ;  
Assuré de ta tendresse...  
Tout est perdu !  
Le sort m'est échu !  
Mon Dieu ! quelle tristesse !

Moi je t'aime, je t'aimerai,  
Margoton, tant que je vivrai :  
Si je peux m'éloigner,  
Bientôt je vais revenir :  
Et pendant la campagne,  
S'il y a du papier,  
Je t'écrirai  
Du fond de l'Allemagne.

Qu'aüras recoumandatious,  
Et noubelles dé mas amous;  
Tou noum aü cap,  
Et Pierre sinnat,  
En lettres d'or l'adresse.  
Y aüra dessus :  
« Taüs mouts sien renduts  
« A ma bère mestresse. »

Si'm mori bère Margoutou,  
Aco sera deü maü d'amou :  
You'n soy countén ;  
Et per testamén,  
Bouy esta boutat en terre,  
Et sus lou clot,  
Que leyen, Margot :  
*Ci-git moun amic Pierre.*

---

Tu auras des compliments,  
Et des nouvelles de mes amours ;  
Ton nom en tête,  
Et Pierre signé  
En lettres d'or l'adresse ;  
Il y aura dessus :  
« Que ces mots soient remis  
« A ma belle maîtresse. »

Si je meurs, belle Margoton,  
Ce sera du mal d'amour ;  
J'en serai content ;  
Et par testament,  
Je veux être mis en terre,  
Et sur la fosse  
Qu'on lise, Margot :  
*Ci-git mon ami Pierre!*

IV

Bère beryère, toute en plous,  
Ataü cantabe sas doulous :  
Moun bêt beryè qu'ère arribat  
Per tiené sa proumesse;  
U cruel hat qu'eü m'a enlhebat.  
Diü, la courte allégresse!

En quin pays é té'n an embiat,  
Lou mé brabe et balen souldat ?  
Si ère aüta plà lou Rey serbit  
Coum n'èri you, praübotte,  
Tout lou moundé qu'aüré counquit  
En mench d'uë paüsothe.

Tristé troupèt, b'ès esbarrit,  
Lou bou pastou s'en ey partit :  
Bous, agnerous, qui sus las flous,  
Aütour d'eth gambadabet,  
Par acy n'eü cerquét, praübous,  
En balles lou melabet.

---

IV

Une bergère, tout en pleurs,  
Ainsi chantait ses douleurs :  
Mon beau berger était arrivé  
Pour tenir sa promesse,  
Un cruel sort me l'a enlevé,  
Dieu, la courte allégresse.

Dans quel pays t'a-t-on envoyé,  
Mon brave et vaillant soldat ?  
Si le Roi était aussi bien servi  
Que je l'étais, pauvrete,  
Tout le monde il aurait conquis  
En moins d'un moment.

Triste troupeau que tu es à plaindre,  
Le bon pasteur est parti  
Vous, agneaux, qui sur les fleurs,  
Autour de lui gambadiez,  
Par ici ne le cherchez plus, pauvres petits,  
En vain bêlez-vous après lui.

Fidel Pigou, tu qui as aüdit  
Ço qui tan dé cops m'abè dit,  
Tu qui't plasès aü carèssa  
Per ço qui you l'aymiabi,  
Qui pertout l'anabes trouba  
Ayde 'm aü ploura,... sabi!

V

De la plus charmante anesquette  
Pastous, bienét me counsoüla;  
Tantôs pinnabe sus l'herbette,  
Are nou l'èy aü cuyalà  
Quaüque herum saübatyé  
Bié dé la'm enlheba;  
Ou dilheü la boulatyé  
Hè tà sé'm ha cercâ.

You la'm gourdabi sus la prade,  
Pendén la sesou de las fious.

---

Fidèle Pigou <sup>1</sup>, toi qui as entendu  
Ce que tant de fois il m'a dit  
Toi qui te plaisais à le caresser  
Parce que jé l'aimais,  
Qui partout l'allais trouver  
Aide-moi à le pleurer,... viens!

V

De la plus charmante brebis,  
Pasteurs, venez me consoler ;  
Tantôt elle sautait sur l'herbe,  
Maintenant je ne l'ai plus dans mon parc,  
Quelque bête sauvage  
Vient de me l'enlever,  
Ou peut être la folâtre  
Veut-elle se faire chercher.

Je la gardais dans la prairie  
Pendant la saison des fleurs.

---

1. Nom donné communément en Béarn aux chiens de berger.

You la'm hasy la plus besiate,  
You la'm minyabi de poutous.  
Caresse, nou'n y a niade,  
Que n'abousse aü couraü,  
Et coum la plus aymade  
A pugnato qu'abè saü.

Deü bèt troupèt dé mas anesques  
Aquère ben ère la flou;  
Lous qui bedèn sas làs tà frasques,  
Cridaben : « O l'urous pastou ! »  
Are, you l'èy pergude :  
Tan maü m'en sabera ;  
Si leü nou'm ey rendude  
Bé'n serèy mourt douma !

Anat, moutous, à l'abenture,  
Quittat l'infourtunat pastou ;  
Lou ceü pé dé mielhé pasture :  
Tiét lou salie, tiét lou bastou.  
Pastous de l'arribère,

---

J'en faisais la plus aimée,  
Je la mangeais de baisers.  
De caresses, il n'en est pas  
Qu'elle ne reçut au parc,  
Et comme la plus chérie  
A poignées elle recevait le sel.

Du beau troupeau de mes brebis  
Celle-là était la fleur ;  
Ceux qui voyaient ses laines si fraîches  
S'écriaient : « O l'heureux pasteur !  
Maintenant, je l'ai perdue,  
J'en aurai tant de peine  
Que, si elle ne m'est bientôt rendue,  
J'en serai mort demain !

Allez, moutons, à l'aventure,  
Quittez l'infortuné pasteur ;  
Que le ciel vous donne de meilleurs pâturages :  
Voilà le salier, voilà le bâton,  
Pasteurs de la plaine.

Per acets prats, en bat  
Si 'm troubabet l'agnère  
Qué la 'm miét aū clédats.

Echo, qui chens cesse répètes  
Lou triste plaing de ma doulou,  
Apren-mé doun en quines crètes  
S'ey empenade ma gaüyou.  
Nou y a rouchè ni penne  
Qui, si saben moun hat,  
Si counechèn ma pene,  
Nou'n aboussen pietat

VI.

Cessat bosté ramatyé  
Aymablés aüserous ;  
Quittat ouey lou bouscatyé  
Temoueing dè mas amous ;  
Ah ! le chat-m'y seulette,  
Ploura lou qui éy pergut ;  
You baü moury, praübette,  
Si leü nou'm ey rendu !

---

Dans ces prairies d'en bas  
Si vous trouviez ma brebis  
Ramenez-là dans mon parc.  
Écho qui sans cesse répètes  
Les tristes plaintes de ma douleur  
Apprends-moi sur quelles crètes  
S'est égaré mon bonheur.  
Il n'est rocher ni montagne  
Qui, s'ils savaient mon mauvais sort,  
S'ils connaissaient ma peine,  
N'en eussent pitié.

VI.

Cessez votre ramage  
Aimables oiseaux  
Quittez aujourd'hui le bocage  
Témoins de mes amours  
Ah ! laissez-moi seule  
Y pleurer celui que j'ai perdu ;  
Je vais mourir malheureuse  
Si bientôt il ne m'est rendu !

Ta bouts tendré et doucette,  
Urous roussignoulet,  
Nou charme mey Annette,  
Despuch qui mey n'eū bet.  
Dab plasé qu'est a coutabem  
Touns airs meloudious,  
Quoan tous très celebrabem  
Noustés permès amous.

Sus aquere branquette,  
Miey mourte dé chegry,  
Praübé tourterellette,  
Qué't enteni yemy.  
A ta bouts langoureuse,  
Nou's podén qu'attendry;  
Coum you, qu'es malurouse,  
Coum you, qu'ét caū moury.

VII

Dé cap à tu soy, Mariou;  
Tu m'as charmat par ta douçou,

---

Ta voix tendre et douce,  
Heureux rossignol,  
Ne charme plus Annette,  
Depuis qu'elle ne le voit plus.  
Avec plaisir nous écoutions  
Tes airs mélodieux,  
Quand tous trois nous célébrions  
Nos premières amours.

Sur cette branche,  
A demi-morte de chagrin,  
Pauvre tourterelle,  
Je t'entends gémir,  
A ta voix langoureuse,  
On ne peut que s'attendrir;  
Comme moi tu es malheureuse,  
Comme moi il te faut mourir.

VII

A toi je suis, Marie,  
Tu m'as charmé par ta douceur.

Tu m'as ligat deũ permé moumén,  
Et tà doncemén,  
Et tà tendremén,  
Qué you soy en turmén!  
Quat boulhes, ou n'at boulhes pas,  
You't aymerèy dingu'au trepas.

Yamey nou senty taũ plasé  
Coum quoaan you té poudy bedé;  
Et quoaan bey touns charmans ouelhets,  
Et tà berouyets,  
Et tà graciousets,  
Mori d'amou per eths;  
Et quoaan t'enteni debisa,  
Lou cô m'acabes de traũca.

U bêt palays non't offri pas,  
Més aũ mens case qu'aberas.  
Nou y trouberas dé bêts bastimens  
Richés ournamens  
Més dé brabés yens,

---

Tu m'as lié dès le premier moment  
Et si doucement  
Et si tendrement  
Que je suis en tourment.  
Que tu le veuilles ou ne le veuilles pas  
Je t'aimerai jusqu'au trépas.

Jamais je ne ressentis tel plaisir  
Que lorsque je pouvais te voir  
Et quand je vois tes yeux charmants  
Et si jolis  
Et si gentils  
Je meurs d'amour pour eux,  
Et lorsque je t'entends parler  
Tu achèves de me percer le cœur.

Un beau palais je ne t'en offre pas,  
Mais du moins tu auras ta maison;  
Tu n'y trouveras pas de beaux bâtimens.  
De riches ornemens  
Mais de braves gens.

Praübés et plà balens;  
Dens aquère simplé maysou  
Force plasés et hère amou.

Nou pot-om pas esta countén,  
Chens bibé coum hèn la gran yén?  
Nere y a bite coum la deüs pastous;  
    Gouarden lous moutous,  
    Et toustem graciös  
Eths soun lous mey urous.  
Quoan lou troupét ey recattat,  
Adiü lous goueys deü tems passat.

Lou më sort, Diü, be seré dous  
Si agradabes lous més amous.  
Si tu'm boulès, plus urous qu'ü Rey,  
    You't aübedirèy,  
    You bé't aymerèy,  
Et tà plà qué herèy  
Qu'à force dé't plà caressa  
Nou't saüras esta dé'm ayma.

---

Pauvres et vaillants;  
Dans cette simple maison  
Force plaisir et beaucoup d'amour.

Ne peut-on pas être content  
Sans vivre comme les grandes gens?  
Il n'est pas de vie comme celle des pasteurs;  
    Ils gardent les moutons,  
    Et toujours joyeux,  
Ils sont les plus heureux.  
Quand le troupeau est à l'abri  
Adieu les chagrins du temps passé.

Que mon sort, Dieu, serait doux,  
    Si tu agréais mon amour,  
Si tu me voulais, plus heureux qu'un roi,  
    Je t'obéirai,  
    Je t'aimerai  
    Et je ferai si bien  
Qu'à force de tendres prévenances  
Tu ne pourras t'empêcher de m'aimer.

GASTON-PHÉBUS

---

Aquères mountines qué ta haütes soun  
M'empèchen dé bedé mas amous oun soun  
Deritoun, toun, toun, deriténe  
Mas amous oun soun.

Si saby las bedé ou las rencountra  
Passeri l'ayguette chens pou d'em néga.  
Deritoun, toun, toun, deriténe  
Chens pou dé'm néga.

Haütes b'én soun haütes que s'abacheran  
Et mas amourettes qué parécheran.  
Deritoun, toun, toun, deriténe  
Que parécheran.

---

GASTON-PHÉBUS

---

Ces montagnes qui sont si hautes  
M'empêchent de voir où est ma bien-aimée.  
Dériton, ton, ton, déritaine.  
Où est ma bien aimée.

Si je savais les voir ou les rencontrer  
Je passerais l'eau sans peur de me noyer.  
Dériton, ton, ton, déritaine.  
Sans peur de me noyer.

Hautes, elles sont hautes, mais elles s'abaisseront  
Et ma bien-aimée alors paraîtra.  
Dériton ton, ton, déritaine.  
Alors paraîtra.

DE MESPLÈS

I

Dus pastous, à l'oumbrette  
Qué hasèn û bouquet :  
L'û couelhè la briülette,  
Et l'aütè lou muguèt.  
You qu'aymi l'immourtelle,  
Mey qué las aütes fious :  
Coum ey toustem fidèle,  
Ataü soun mas amous.

You qué't at dic, princesse,  
U cop et nou pas mey,  
Qué la mie tendresse  
Nou finira yamey.  
Hèn drin l'experience,  
Nou't demandi qu'aco :  
En you point d'apparence,  
Més qu'at èy tout aü cô.

---

DE MESPLÈS

I

Deux pasteurs à l'ombre  
Faisaient un bouquet :  
L'un cueillait la violette  
Et l'autre du muguet.  
Moi, j'aime l'immortelle  
Plus que les autres fleurs,  
Comme elle est toujours fidèle.  
Ainsi sont mes amours.

Je te dis : princesse,  
Une fois, et non davantage,  
Que ma tendresse  
Ne finira jamais.  
Fais-en un peu l'expérience  
Je ne te demande que cela.  
En moi point d'apparence,  
Mais j'ai tout dans le cœur.

U bouquet de briüettes  
Quém en abés embiat,  
Diü! d'aqueres manettes,  
Tà plà l'abén troussat,  
Dab courdounét dé sede  
Et dab l'esplingue d'or;  
Diü! d'aqueres manettes,  
Que balén ü tresor!

II

Yamey you nou beyrèy  
Ta yentilche brunette  
Coum la que rencountréy  
L'aüté die soulette.

Ere qu'en ey tà bère,  
Qué you qué boulerý,  
Per aquere beryère,  
Si ère besouing, mourý.

Souns ouelhs tà clareyans  
Semblen dues esteles,

---

Un bouquet de violettes  
Tu m'avais envoyé,  
Dieu! ces jolis mains  
L'avaient si bien trousseé  
Avec du cordonnet de soie  
Et une épingle d'or.  
Dieu! ces jolies mains  
Valent un trésor!

II

Jamais je ne verrai  
Si gentille brunette  
Que celle que je rencontraí  
L'autre jour seulette.

Elle est si belle  
Que je voudrais,  
Pour cette bergère  
S'il le fallait, mourir.

Ses yeux si brillants  
Semblent deux étoiles.

Ou meyleū dus diamans,  
Aū miéy dé cent candeles  
Ere qu'en ey ta bère, etc.

Per talhe, nou'n y a pas  
Aū moundé tà plà hèyte :  
Pès mignous, douces mäs,  
Ere b'en ey perfeyte  
Ere qu'en ey ta bère, etc.

Quoan là calou quitta,  
Hélas! quine tristesse!  
Quoan là by s'en tournia  
You cadouï en feblesse  
Ere qu'en ey ta bère  
Qué you qué boulety  
Per aquere beryère  
Si ère besouing, moury  
Per aquere beryère  
Si ère besouing, moury.

---

Ou plutôt deux diamants  
Au milieu de cent chandelles.  
Elle est si belle, etc.

Quant à la taille, il n'y en a pas  
Au monde d'aussi bien faite :  
Pieds mignons, douces mains,  
Elle est parfaite.  
Elle est si belle, etc.

Quand il fallut la quitter,  
Hélas! quelle tristesse!  
Quand je la vis se retirer,  
Je tombai en faiblesse.

Elle est si belle,  
Que je voudrais  
Pour cette bergère,  
S'il le fallait, mourir,  
Pour cette bergère,  
S'il le fallait, mourir.

X. NAVARROT

---

Adiü, plane dé Bedous,  
Camy naü d'Espagne,  
D'Aydiüs qué soun mas amous,  
Puyém la mountagne.

Adiü, plane de Bedous,  
Gabé qui l'enclaves,  
Lou sendè deüs amoureux  
Qu'ey lou dé las crabes.  
Conduisech-m'à mas amous,  
Rigoulét qui eü labes.

Mès deya l'amou, tout dous  
Trop leü qué'ns separe,  
Gaboulét, de plus en plus;  
Car toun ounde clare  
Quoan you'm en baü tà capsus,  
Capbatqué débare.

---

X. NAVARROT

---

Adieu, plaine de Bédous,  
Grande route d'Espagne,  
A Aydiüs sont mes amours,  
Gravissons la montagne.

Adieu, plaine de Bédous,  
Gave qui l'enclaves  
Le sentier des amoureux  
Est celui des chèvres.  
Conduis-moi à mes amours,  
Ruisseau, qui le laves.

Mais déjà l'amour, tout doucement,  
Trop tôt nous sépare,  
Gave, de plus en plus;  
Car ton onde claire  
Quand je monte vers le haut,  
Vers le bas descend.

You qu'aymi de saüneya  
Lou loung dé ta ribe;  
D'entené gourgouleya  
Toun ayguette bibe,  
Sur ta bouté d'essaya  
Ma cante plaintibe.

En passan, digam aditü  
Aü gigan de pèyre,  
Cascarét qué lou boun Difi  
Courouna dé yéyre,  
Quoan lou quilha sus ta riü  
Coum û courquilhèyre.

Caret, caret, rigoulèt;  
Peü bousquet d'Ichante  
Qu'enteni roussignoulèt  
Doun la bouts m'encante.  
You bé'm coupi lou siület  
D'amou quoan eth cante.

---

J'aime à rêver  
Le long de ta rive,  
Entendre murmurer  
Ton eau vive,  
Sur ta voûte à essayer  
Ma chanson plaintive.

En passant disons adieu  
Au géant de pierre,  
Pyramide que le bon Dieu  
Couronna de lierre.  
Quand il la dressa sur ta rive  
Comme un coquillage.

Tais-toi, tais-toi, ruisseau;  
Dans le bosquet d'Ichante  
J'entends le rossignol  
Dont les accents m'enchantent,  
Je retiens ma voix  
D'amour quand il chante.

Leū passi toun poundiquét  
Qui danse et tremoule  
Aū brut dé l'arricouquét  
Dé l'aygue qui coule,  
Danse, danse, poundiquét  
Sur l'ayré qui boule.

D'acy qué't hèy mouns adiüs ;  
Houey tà la ribère ;  
Deū sarrot qué'm sort Aydiüs,  
Aydiüs qui'm apère  
Bachat coum l'eslur, mourbiüs  
De quaūque louzère.

Adiü, plane de Bedous,  
Camy naü d'Espagne ;  
D'Aydiüs qué soun mas amous,  
Puyém la mountagne.

---

Vite je passe ton petit pont  
Qui danse et tremble,  
Au bruit des bonds  
De l'eau qui coule.  
Danse, danse, petit pont,  
Sur l'air qui vole.

D'ici je te fais mes adieux,  
Fuis vers la plaine ;  
Sur la hauteur paraît Aydius,  
Aydius qui m'appelle  
Descendu comme l'avalanche, *mourbiüs*  
De quelque ardoisière.

Adieu, plaine de Bédous,  
Grande route d'Espagne ;  
A Aydius sont mes amours  
Gravissons la montagne.

E. VIGNANCOUR

Sabièt oülhes et moutous,  
Dab la gran campane,  
Acy non he bon per bous,  
Partim tà la plane  
Qu'abém bist mantù troupèt  
Quitta la mountagne;  
Abans qu'arribé lou ret  
Gagném la campagne  
Balhatmé cape et bastou  
Drin dé mascadure;  
Et tà mouñ fidel Pigou  
U tros dé mesture  
Tiét cheys liüres, lou mé pay,  
Et hét boune bite;  
Qué nou'p chagrinét tan, may  
Si Guilhém pé quitte.  
Qué'p léchi tà'p plà caüha  
Bon sarrot dé legnes,

---

E. VIGNANCOUR

Venez, brebis et moutons,  
Avec la grande clochette,  
Ici il ne fait pas bon pour vous,  
Partons pour la plaine.  
Nous avons vu maint troupeau  
Quitter la montagne,  
Avant que le froid n'arrive  
Gagnons la campagne.  
Donne-moi cape et bâton  
Quelques provisions  
Et pour mon fidèle Pigou  
Un morceau de *mesture* (pain de maïs).  
Voilà six francs, mon père,  
Et faites bonne chère,  
Ne vous chagrinez pas tant, mère,  
Si Guillaume vous quitte.  
Je vous laisse pour vous bien chauffer  
Un bon tas de bois,

Harie tà'p hà milha,  
Et dues baques pregnes.

Et tu, la mie bère Annou,  
Siés-mé fidèle ;  
Si tradibes toun pastou  
Bé serés cruelle.

Tu nou manqueras d'aryén  
Nou eies en peiné ;  
Et qu'aüras entà presén  
Ue crouts dab cadene.

Més qué bey deya lusy  
L'esguit d'ù bèt die ;  
Qu'ey tems dé's mette en camy,  
Dab bons qué Diü sie !

\* \*

Roussignoulet qui cantes  
Sur la branque paüsat  
Qué't plats et qué't encantés  
Aüprès dé ta mieytat !

---

De la farine pour faire du *milla*,  
Et deux vaches pleines.

Et toi, ma belle Annou,  
Sois-moi fidèle ;  
Si tu trahissais ton berger  
Tu serais bien cruelle.

Tu ne manqueras pas d'argent  
Ne sois pas en peine ;  
Et tu auras en présent  
Une croix avec chaîne.

Mais je vois déjà briller  
L'aurore d'un beau jour ;  
Il est temps de se mettre en chemin,  
Que Dieu soit avec vous !

\* \*

Roussignol, qui chantes  
Sur la branche perché,  
Tu te plais et t'enchantes  
Aüprès de ta moitié ;

Et you plé dé tristesse  
Lou cô tout enlabat.  
En quittan ma mestresse  
Parti désespérat !

Ere bé presentibe,  
Lou die deü party !  
Lou cô que se'm mouribe  
Dé la bedé souffry.  
D'üe bouts langourouse,  
Dits, m'estregnen la mà :  
« Be sery malurouse  
« Si'ns calè separa. »

You'p promati, ma chère,  
Dé p ayma tendremén :  
Ma paraüle ey sincère,  
Ayat fé soulamén  
Et siat assegrade  
Qué, loueing d'aquets ouelhous,

---

Et moi, plein de tristesse,  
Le cœur tout navré.  
En quittant ma maîtresse,  
Je pars désespéré.

Elle presentait bien  
Le jour du départ !  
Mon cœur se mourait  
De la voir souffrir.  
D'une voix langoureuse,  
Elle dit, en me serrant la main :  
Que je serais malheureuse,  
S'il fallait nous séparer.

Je vous promets, ma chère,  
De vous aimer tendrement.  
Ma parole est sincère,  
Ayez confiance seulement  
Et soyez assurée  
Que, loin de ces jolis yeux,

Si ère ma destinade,  
Souffriry mey qué bous.

L'ayguette la plus clare,  
L'arriü lou plus poumpous  
Dé moun cô qui 's desglare  
M'esgalen pas lous plous.  
Nou y a carte, ni libé  
D'ù sort tà rigourous :  
Arrès nou pot escribé  
Ni counta mas doulous.

Taü coum la tourterelle,  
En quittant soun pariou,  
Moun cô toustém fidèle,  
Saüneye à soun amou.  
Oubyet dé ma tendresse,  
Aü noum dé l'amistat,  
Plagnét lou qui'p adresse  
Soun darré adichat.

---

Si c'était mon destin,  
Je souffrirais plus que vous.

L'eau la plus claire,  
Le ruisseau le plus abondant,  
De mon cœur qui se brise  
N'égalent pas les pleurs.  
Il n'y a ni papier ni livre  
(Qui parle) d'un sort si rigoureux  
Personne ne peut écrire  
Ni conter mes douleurs.

Ainsi que la tourterelle,  
En quittant sa moitié,  
Mon cœur toujours fidèle  
Rêve de son amour  
Objet de ma tendresse  
Au nom de l'amitié  
Plaignez celui qui vous adresse  
Son dernier adieu.

\* \*

Charmante brune, mas amous,  
Aüs despartits soun las doulous ;  
Nous bé toucam à la journade  
Qué tout are ens deü separa  
A douma sera la brespade  
Qui lou boste amic partira.

Bey inütilé dé ploura ;  
Qu'aütä pöc nou pouch demoura ;  
Nous fourmäm üe bandé joyouse  
Qui nous bam per lou Rey sérby :  
N'eü manqüera tà esta urousé  
Qué drin dé bosté soubeny.

En arriban aü batalhou  
Nous aneram en garnisou  
Forts et castets et citadelles,  
Biles de mà nous gouarderam ;  
Et noubelles, b'aürat noubelles  
Ta'p ha sabé quin sé pourtam.

---

\* \*

Charmante brune, mes amours,  
A la séparation sont les douleurs  
Nous touchons à la journée  
Qui tout à l'heure nous doit séparer  
Demain sera la soirée  
Où votre ami partira.

Il est inutile de pleurer  
Aussi bien je ne puis pas rester ;  
Nous formons une bande joyeuse,  
Nous partons pour servir le Roi.  
Il ne lui manquera pour être heureuse  
Qu'un peu de votre souvenir.

En arrivant au bataillon  
Nous irons en garnison  
Forts et châteaux et citadelles,  
Ports de mer nous garderons  
Et des nouvelles, vous aurez des nouvelles,  
Pour vous faire savoir comment nous nous portons,

Tabarts, trompettes et claris  
Enteneram sés et matis.  
Droumy la haüte matinade,  
Dé bou pâ blanc dé munitiou;  
Brunette, bé seret besiaide  
Si'p en boulèt biené dab you.

Si l'ennemic, poc abisat  
Ta'ns attaqua ey prou gaüsat,  
Qu'abém, boulets, boumbes, grenades,  
Poudre, mourtiés, dé bous canous;  
Nou cragni pas mas destinades  
En coumbaten, bère, per bous.

Adichat, brune, lou mé sou,  
Drin d'amistat guardat per you;  
You'p prouberey per ma counduite,  
Ma coustence et fidelitat,  
Que'n'aurét troubat dens la bite  
Arrés qui'p aye aütan aymat.

---

Tambours, trompettes et clairons,  
Nous entendrons soir et matin;  
Dormir la grasse matinée.  
De bon pain blanc de munition;  
Brunette que vous seriez heureuse,  
Si vous vouliez venir avec moi.

Si l'ennemi mal avisé  
Pour nous attaquer est assez osé,  
Nous avons boulets, bombes et grenades,  
Poudre, mortiers, de bons canons.  
Je ne crains pas ma destinée  
En combattant, belle, pour vous.

Adieu, brune, mon soleil,  
Conservez un peu d'amitié pour moi.  
Je vous prouverai par ma conduite  
Ma constance et ma fidélité  
Que vous n'auriez pu trouver dans votre vie  
Quelqu'un qui vous eût autant aimée.

Siam units eternallemén  
Et malgré nousté éloignemén,  
Nou roumpiam yamey las cadènes  
Que lous amous nous an fourmat ;  
Meyleü moury de mille peines,  
Si deü sort ey la boulentat.

\* \*  
\*

Moun dous amic s'en ba party  
S'en ba tá la Rouchelle ;  
Qué heréy you soulette acy !  
Oh ! milice cruelle !  
Qué heréy you ? que'm baü moury  
Loueing de moun cô fidèle.

Beütat, esprit, lou mé pastou  
B'en abé d'impourtance ;  
Bère talhe et boune fayçou  
Quoan sé targabe en danse,  
Deüs bergès eth qu'ère la flou  
N'abé pariou en France

---

Soyons unis éternellement  
Et malgré notre éloignement  
Ne rompons jamais les liens  
Que nos cœurs ont formés,  
Plutôt mourir de mille peines  
Si du sort c'est la volonté.

\* \*  
\*

Mon doux ami va partir  
Il va à la Rochelle,  
Que ferai-je seule ici !  
Oh ! milice cruelle !  
Que ferai-je ? je vais mourir  
Loin de mon cœur fidèle.  
  
Beauté, esprit, mon pasteur  
En avait infiniment.  
Belle taille, bonne façon,  
Quand il se pavanait à la danse  
Des bergers il était la fleur  
Il n'avait pas son pareil en France.

Lou maty qui aũ sort cadou,  
Eth mé disè : « beroye,  
« De serby lou Rey moun seignou  
« B'en aũry la gran yoye,  
« Si n'ère la toue doulou  
« Qui'm hé moury de roye. »

En m'embrassan eth mé digou,  
Lous ouelhs tous plés dé larmes :  
« Soubien-té dé toun serbidou  
« Qui ba pourta las armes  
« Enta mérita toun amou. »  
Diũ ! las trists alarmes !

Lou plus aymable deũs galans  
You l'ey pergut, praũbette ;  
Que baũ passa mouns plũs bêts ans  
Chens plasés ni amourette.  
Adichat flous, adiũ ribans,  
You demouri soulette.

---

Le matin où il tomba au sort  
Il me disait : « Belle,  
« De servir le Roi mon seigneur,  
« J'aurai grande joie  
« Si ce n'était ta douleur  
« Qui me fait mourir de désespoir. »

En m'embrassant il me dit,  
Les yeux tout pleins de larmes :  
« Souviens-toi de ton serviteur  
« Qui va porter les armes  
« Pour mériter ton amour. »  
Dieu ! les tristes alarmes !

Le plus aimable des amants  
Je l'ai perdu, malheureuse,  
Je vais passer ma plus belle année  
Sans plaisirs ni amour.  
Adieu fleurs, adieu rubans,  
Je demeure seule,

Lous ciseüs que l'amic m'a dats  
Et la bague daürade  
Dessus moun co seran plaçats  
En aqueste journade  
De mouns plous seran arrousats.  
Dinque qué sy secade.

Grand Diü qui bedet moun turmén  
Qui counechét ma peine,  
Hèt-mé rebedé soulamén  
L'oubgèt qui m'encadène;  
Après, s'at beye, prountemén  
Hèt moury Matalène.

\* \*  
\*

Lou loung d'aquere ayguette  
Pastous deü bourdalat,  
E'm aüret bis soulette  
Per capsus ou capbat,  
La mey bère anesquette  
Dé tout lou mé cledat ?

---

Les ciseaux que l'ami m'a donnés  
Et la bague d'or  
Sur mon cœur seront placés  
Dans cette journée  
Et de mes pleurs seront arrosés  
Jusqu'à ce que j'aie séchée de douleur.

Grand Dieu, qui voyez mon tourment  
Qui connaissez ma peine  
Faites-moi revoir seulement  
L'objet qui m'enchaîne;  
Ensuite, peu m'importe, promptement,  
Faites mourir Madeleine.

\* \*  
\*

Le long de ce ruisseau,  
Pasteurs du hameau,  
Auriez-vous aperçu seule,  
Ou plus haut, ou plus bas,  
La plus belle brebis  
De tout mon bercail ?

Ere qu'en ère bère  
Et, youenne coum l'Amou;  
Dé la rose nabère  
Ere abè la frescou;  
Nou, yamey sur la terre  
Nou bin tà bère flou.

Chens trabe ni cadene  
La lechabi, praübét,  
Dessus acere penne  
Pèché lou serpourét,  
Més, élas! quine peine,  
Quoan me soy bist soulét!

Si l'ingrate fourtune  
La'm rabech per yamey,  
Dé la bite impourtune  
Nat cas you qué nou hèy,  
Et dens moun infourtune,  
Betleü qué mouriréy.

---

Elle était belle  
Et jeune comme l'amour,  
De la rose nouvelle  
Elle avait la fraîcheur;  
Non, jamais sur la terre  
On ne vit si belle fleur.

Sans entrave ni chaîne  
Je la laissais, malheureux,  
Sur cette colline,  
Paitre le serpolet.  
Mais, hélas! quelle peine  
Quand je me suis vu seul!

Si l'ingrate fortune  
Me la ravissait pour jamais,  
De la vie importune  
Aucun cas ne ferais  
Et dans mon infortune  
Bientôt je mourrais.

---

*Le Gérant de la Nouvelle Bibliothèque populaire, HENRI GAUTIER.*

ANGERS, IMPRIMERIE A. BURDIN ET C<sup>ie</sup>, RUE GARNIER, 4.